

La description archéologique et ethnographique de la Grande Arménie par les Pères mékhitaristes de Venise entre hellénophile et arménophilie

Benedetta Contin
(Institut für Byzantinistik und Neogräzistik, Universität Wien, Österreich)

Abstract This study is a preliminary attempt to reassess and redefine the aims that inspired the philological work of the Mekhitarist Fathers of Venice, particularly their volumes devoted to archaeology and historiographic geography, in the light of the so-called Orientalist and Post-colonial studies. The Author aims to show the 'ideological' relation between the historiographic works of some renowned Mekhitarist fathers, namely Ghukas Inchichian, Ghewond Alishan and Suk'ias Efrikian, and the Father of the Armenian historiography, Movsēs Khorenats'i, particularly concerning the methodological approach to the historiographic description and discourse. The concept of ethnic 'nation' elaborated by Movsēs Khorenats'i, as well as the theory of dialectical relation between centre and periphery, is one of the most entrenched and productive values of the Armenian identity. In this light, the author tries to reconsider also the intellectual and spiritual motivations behind the monumental work of the three Mekhitarist figures that should not be encompassed by a (post-) Foucauldian lecture of the 'nationalistic' philological movements, as recently proposed by some scholars.

Sommaire 1 L'essor des études arméniennes modernes à l'aube du XVIIIe siècle. – 2 L'Orientalisme, la théorie postcoloniale et les études arméniennes. – 3 Les ouvrages archéologiques et géographiques des Pères mékhitaristes. – 4 Le père Ghewond Alishan et la cartographie moderne. Conclusions.

Keywords Mekhitarist Fathers. Orientalism. Philhellenism. Philarmenism. Azg and nation. Armenian cartography and historiographical geography.

1 L'essor des études arméniennes modernes à l'aube du XVIIIe siècle

La renaissance culturelle arménienne est indéniablement liée à l'Abbé Mékhitar de Sébaste et à sa Congrégation monastique, fondée l'8 septembre 1700 dans le quartier arménien de Pera à Constantinople. Le 8 septembre 2018 on a célébré le tricentenaire de la fondation de l'Abbaye mékhitariste de Saint Lazare qui s'installa dans le petit lazaret de la Lagune de Venise grâce à la persévérance providentielle de son fondateur, l'Abbé Mékhitar, ainsi qu'au soutien inconditionné de la Sérénissime, qui était depuis longtemps une porte d'entrée privilégiée des marchands orientaux en Europe.¹ Le rôle de la Congrégation mékhitariste fut déterminant dans la Renaissance arménienne des XVIIIe et XIXe siècles

grâce à l'inspiration qui lui avait été imprimée par son Fondateur qui déploya tous ses efforts pour revitaliser la culture arménienne à travers une démarche pragmatique qui prévoyait la redécouverte des anciens trésors littéraires de l'Arménie, l'ouverture à la littérature philosophique, théologique et spirituelle occidentale, ainsi que la publication de manuels pour l'éducation des nouvelles générations des Arméniens, en particulier de ceux qui vivaient dans l'Empire Ottoman, mais en embrassant pourtant toute l'Arménité jusqu'aux coins les plus reculés où se trouvaient des communautés arméniennes, de l'Empire russe à la Perse jusqu'à l'Inde. Un des plus importants savants et poètes arméniens du vingtième siècle, Arshag Tchobanian [Arshak Ch'obanian], affirmait que la réalité arménienne n'avait jamais connu quelque chose de pareil à l'œuvre de Mékhitar en termes d'une structure

1 La méthode de translittération suivie est celle de la *Library of Congress' Cataloging Service*, empruntée sur la valeur phonétique de l'arménien classique et de l'arménien oriental moderne. Cela dit, j'ai préféré, parfois, d'adopter la translittération communément acceptée dans la *vulgata* en lettres latines, en ajoutant la translittération scientifique entre parenthèses, comme par exemple pour le cas du poète et journaliste Arshag Tchobanian. Sur les rapports entre la Sérénissime et les Arméniens, voir : Zekiyan, Ferrari 2004 ; Zekiyan 2013, 75-102 ; Korsch 2015, 363-78.

et d'une activité organisées, d'une ouverture à l'Occident de si amples dimensions qui devient en même temps une ouverture vers l'universalité humaine et chrétienne dans un élan qui anticipe les démarches œcuméniques du XXe siècle.²

L'œuvre de l'Abbé Mékhitar et de sa Congrégation – inspirée par une dialectique entre tradition et innovation, identité et universalité – a été, en premier lieu, une œuvre de synthèse entre Orient et Occident, de médiation dans la rencontre et affrontement des cultures, des religions et des civilisations englobées dans le dilemme infini, ambigu et compliqué 'Occident-Orient'. Il faut ici rappeler le discours du père de l'historiographie arménienne, Moïse de Khorène (Movsēs Khorenats'i, Ve siècle), qui nous dévoile une *Weltanschauung* très originelle, laquelle devient aussi un paradigme dialectique très productif dans l'histoire culturelle et littéraire arménienne. Le Khorenats'i, en fait, tout en reconnaissant la culture grecque et classique comme la mère et la nourrice de tout savoir, déclare-t-il la dignité de son but qui atteint à conter les gestes des ancêtres de son peuple pour combler le silence des historiens anciens qui

ont néanmoins rapportés les gestes de plusieurs peuples voisins.³ Il faut noter qu'une tension dialectique entre Occident et Orient est pourtant nuancée chez le Khorenats'i dans la mesure où l'auteur déploie une conception pénétrante de sa propre identité ethnique, linguistique et culturelle, laquelle s'appuie, finalement, sur la culture grecque et hellénistique, reconnue comme mère et nourrice de la sagesse, mais s'en détache aussi avec un élan créatif et originel propre au génie de chaque nation.⁴ L'accès à la sagesse des Grecs et à l'idée de civilisation ou *politeia* que les Grecs ont élaboré si magistralement et transmis aux générations futures, ne comporte pas nécessairement l'avortement de l'identité linguistique maternelle ou de la conscience 'nationale' chez le Khorenats'i. Le concept de nation, dans le sens de communauté partageant une conscience de valeurs communes, est l'idéal axial sur lequel pivota la démarche culturelle et idéologique de Mesrop Mashtots' et Sahak Partew, dont l'entreprise d'alphabétisation de l'Arménie joua un rôle fondamental dans la création d'une conscience sacrée de la communauté ethnique, voire 'nationale'.⁵ En fait, le Khore-

2 Zekiyani 2004, 177-200. Plus récemment, Marc Nichanian a souligné le rôle fondamental des Pères mékhitaristes, en particulier de Minas Bzhshkian et de Ghukas Inchichian, dans l'introduction du mouvement néo-archéologique parmi les Arméniens, ainsi que dans la création de la nation par moyen de l'adoption de la langue vernaculaire moderne comme langue littéraire : voir, Nichanian 2010, 27-8. Je discuterai plus avant les thèses du savant sur le rapport entre procès 'national' ou 'nationaliste' et politique linguistique 'nationale'.

3 Movsēs Khorenats'i, I. 3-4 ; Mahé 1993, 106 : « En effet, quoique nous ne soyons qu'une petite nation, d'un nombre limité, d'une force restreinte et, bien des fois, soumise à une royauté étrangère, il se trouve que beaucoup d'actes de vaillance ont été accomplis dans notre pays, dignes d'être rappelés par écrit, mais que pas un seul de ces princes n'a pas jugé nécessaire d'enregistrer dans des livres ». Il est très fascinant ici de noter que presque la même pensée est partagée par un des fondateurs de la philologie moderne, Wilhelm von Humboldt. En fait, ceci affirme que l'étude de la langue et culture grecques n'est pas un divertissement culturel, mais qu'elle offre le modèle auquel s'inspirer et sur lequel créer des nouveautés : voir Gourgouris 1996, 123 (citation de Gourgouris tirée par le volume de von Humboldt, *Werke in fünf Bänden, Schriften zum Altertumskunde und Ästhetik*, 87).

4 Ici, le terme 'nation', qui traduit l'arménien *azg*, indique l'ensemble d'une communauté partageant la même conscience ethnique, confessionnelle et culturelle. Ce terme n'implique pas l'idéologie État-Nation, modelée sur la pensée politique élaborée par la Révolution française et adoptée par l'Occident, mais se rattache plutôt au concept d'identité ethnique partagé par les Arméniens. Sur cette question, voir : Zekiyani 1996, 267-86 ; Zekiyani 1987, 471-85 ; Arutjunova-Fidanjan 1988-1989, 345-63 ; Der-Karabetian 1981, 25-31. Voir aussi, Barth (1969), pour ses théories sur les relations entre les groupes ethniques et les frontières, et le focus sur les stratégies adoptées par les groupes ethniques minoritaires dans leur relation avec des systèmes sociaux plus grands. À mon avis, même si l'anthropologue se réfère aux dynamiques interethniques dans les sociétés industrielles, les Arméniens, dans d'époques différentes de leur histoire (par exemple, les Arméniens Byzantins, les Arméniens à l'époque de l'Islam, les Arméniens Fatimides, les Arméniens de la Nouvelle Djoulfa et les Safavides, les marchands arméniens en Italie, etc.), ont adopté la deuxième stratégie et la troisième. La deuxième stratégie consiste dans l'acceptation de sa propre condition de la part du groupe minoritaire et le déploiement d'une double stratégie d'intégration consistant dans l'assimilation des différences culturelles positives du groupe majoritaire, lesquelles sont tout à fait défectueuses dans le groupe minoritaire, d'un côté, et la participation active dans le système économique du groupe majoritaire, de l'autre côté. Par contre, la troisième stratégie de la théorie barthienne consiste dans l'importance donnée au facteur identitaire sur la base duquel les acteurs d'un groupe ethnique minoritaire développe de nouveaux modèles d'activités dans des secteurs pas encore monopolisés par les acteurs du groupe majoritaire. L'adoption de la deuxième stratégie, mais surtout de la troisième stratégie, par les acteurs d'un groupe ethnique dans le cadre des relations 'groupe minoritaire-groupe majoritaire', accroît les chances de succès du groupe minoritaire et décroît les probabilités d'une éventuelle assimilation du groupe ethnique minoritaire. Pour une réflexion sur le cas de la Diaspora arménienne contemporaine, cf. Dadoyan 2015, 113-38.

5 Pour une analyse du modèle interprétatif sous-jacent au procès d'alphabétisation et d'évangélisation inauguré par Mesrop Mashtots' et ses disciples, voir : Calzolari 2014, 369-95 ; Zekiyani 2002, 189-98 ; Zekiyani 2004, 161-81.

nats'i développa son idée de nation à partir de la conception juive de nation comme communauté dont l'existence n'est pas forcément définie sur la base territoriale, mais plutôt par le fait de partager des valeurs communes d'ordre essentiellement religieux, tout en se détachant de l'idéologie juive selon laquelle la conscience ethnique s'établissait sur la croyance religieuse. Le Khorenats'i considérait donc la conscience nationale comme la conscience d'une communauté découlant d'une unité d'ordre généalogique, linguistique et culturel. C'est à l'appui de cette idée de nation que le 'Père' de l'historiographie arménienne nous donne une théorisation de la démarche culturelle et éducative inaugurée par la création de l'alphabet mesropien et l'entreprise étonnante de traduction entamée par Mesrop Mashtots', Sahak Partew et leurs disciples. Les chemins de la sagesse grecque sont ouverts au-delà des préventions ethniques cachées sous le concept grec de 'barbare', puisque dans la conception du Khorenats'i, la conscience nationale, tout en étant fondée sur l'unité des valeurs transmises par les ancêtres, doit s'ouvrir à la rencontre avec les autres civilisations, et en particulier la grecque – en fait, les Grecs avaient abouti à une synthèse magistrale de toute la sagesse ancienne – sans pourtant renoncer à son bagage identitaire soit-il linguistique ou généalogique.⁶ Chez le Khorenats'i, à partir de la deuxième moitié du Ve siècle, nous avons déjà une théorisation équilibrée du rapport 'Orient-Occident/Sujet-Autreté' et d'un philhellénisme qui ne cache pas aucun rapport du dominant-dominé dans une ainsi-dite hégémonie culturelle, mais révèle plutôt la valeur d'une dialectique de la rencontrée dans une perspective très moderne et actuelle aussi à nos jours (Zekiyani 1998, 37-82). À ce propos, il est intéressant, de remarquer les observations d'une des figures les plus puissantes de la pensée philosophique et politique du dernier siècle ; observations qui réfléchissent les racines hébraïques de l'autrice réélaborées d'une façon originelle – ainsi que très éloquente pour la vision 'idéologique' arménienne théorisée si magistralement par le père de l'historiographie Movsēs Khorenats'i – en particulier par rapport au concept de *politeia*. En fait, la réflexion de Hannah Arendt sur le rapport entre la

langue maternelle et l'identité ou l'auto-conscience de la 'nation' (dans le sens précédemment expliqué) nous aident à comprendre le modèle sous-jacent à l'auto-conscience de l'Arménien, ainsi que la théorie politique du Khorenats'i que l'on trouve aussi chez le philosophe par excellence des Arméniens, David l'Invincible (Contin, Pontani 2014, 37-42). En particulier, Arendt met en évidence la dichotomie entre l'identité nationale dans le sens de citoyenneté – c'est-à-dire dans le sens commun qui a obtenu le terme 'nation' en Occident à la suite de la Révolution française et, en général, sur la base de l'idéologie 'État-nation' – et la langue maternelle. Pour elle la langue maternelle est quelque chose qui est déracinée de la nationalité, voire citoyenneté, même si la langue maternelle ne définit pas du tout la conscience ethnique. D'autre part, la conscience ethnique ne dépend ni de la nationalité ni de la religion, comme c'est évident par le témoignage de la famille de la Penseuse juive chez laquelle, bien que la langue maternelle ne soit pas forcément l'hébreu et la religion de l'*ethnos* d'appartenance soit mésestimée ou ignorée, le fait d'être juive et d'appartenir à une communauté bien définie 'ethniquement' est le *sine qua non* de l'existence elle-même ou de la subjectivité. D'autre part, l'individu n'est composé pas seulement de sa subjectivité, mais aussi de différentes dimensions – affective, esthétique, pratique – qui déterminent son être dans le monde, c'est-à-dire ses relations politiques et sociales (Arendt 1993, 34-5, 40-1). Et la dimension politique ou *politeia* de chaque individu consiste dans le dialogue ou le discours continu avec la pluralité des individus et avec ce qui est autre de soi. Il me semble que la même tension dialectique théorisée par le Khorenats'i, en particulier pour ce qui concerne le rapport 'périphérie-centre'/*polis-oikoumenē* sur un plan objectif, c'est-à-dire celui du rapport entre civilisations et cultures littéraires, d'un côté, et sur un plan subjectif, c'est-à-dire du rapport entre le sujet dans ses dimensions polyvalentes et la pluralité des sujets dans leurs dimensions polyvalentes, constitue aussi pour Arendt une donnée constitutive de sa théorisation politique (1987, 99).

La vision du Khorenats'i est ainsi embrassée par les Pères Mékhitaristes qui, inspirés par la

6 Même si la culture grecque, surtout à partir de l'époque hellénistique, était ouverte à toutes les cultures et personnalités étrangères, il faut cependant noter que le procès d'assimilation de la culture grecque impliquait un certain degré d'assimilation linguistique et culturelle. Voir, Pohlenz 1947, ch. VIIe. En tout cas, il faut noter que le concept du *katlak'akan karg* (correspondant au grec *politikē taxis*) adopté par le Khorenats'i implique l'interaction des différentes *politeiai* avec l'*oikoumenē* qui représente l'ordre politique et militaire supérieur, sans pourtant impliquer un procès d'hellénisation au détriment de l'identité ethno-linguistique propre à chacune *politeia*, voir : Zekiyani 1987 ; Traina 1991. En particulier, pour une analyse du rapport '*polis-oikoumenē*' chez le Khorenats'i, voir : Zekiyani 2000, 193-204.

figure géniale de leur fondateur et animés par le désir de réédifier le bâtiment de la culture de leur peuple, ainsi que du sentiment 'national', entamèrent le travail de découverte et de dévoilement du patrimoine littéraire, historique et archéologique de la 'nation' arménienne.⁷ L'activité éditoriale, incluant soit la littérature de traduction que la littérature originelle, est monumentale et presque exhaustive, s'étalant de la philologie aux mathématiques, de l'archéologie à la botanique, de la métaphysique à l'apiculture, d'une façon que aucun secteur des sciences humaines et scientifiques n'échappa pas à leur souci philologique, pédagogique et apostolique. D'un point de vue de l'histoire des idées et de la philologie, ce qu'il faut marquer est l'élément natif du travail philologique et historique des Pères mékhitaristes. En fait, il s'agit de natifs engagés dans le repérage et la production d'une mémoire et d'une réflexion historiques dont le but est de conduire les autres natifs à un travail d'auto-conscience et de construire une archive de la mémoire nationale en défense de la langue arménienne et des anciens mœurs religieuses.⁸ Sur ce point-ci, les Pères mékhitaristes représentent un cas exceptionnel dans le panorama philologique européen et occidental, en particulier du XIXe siècle qui a été le siècle de l'épanouissement des études philologiques entamées par des savants européens, ainsi que de l'essor de l'activité littéraire et scientifique dans l'École mékhitariste de Venise. En fait, si dans le XIXe et la première moitié du XXe siècles, les producteurs principaux de la philologie et de l'archéologie moderne sur le Proche (Moyen-)Orient ont été des voyageurs, des savants, des archéologues

ou des aventuriers européens et occidentaux, les études arméniennes ont été monopolisées et épanouies par des savants et moines arméniens provenant généralement de l'Empire Ottoman ou des régions périphériques de l'Empire qui s'étaient installés au cœur même de l'Europe, la lagune de Venise. Il faut cependant noter que les premières traces d'intérêt envers la culture arménienne en Europe se relient à l'histoire des relations inter-ecclésiastiques entre l'Église arménienne deux parmi les Églises de la Pentarchie chrétienne, celle de Byzance et celle de Rome. En fait, c'était le souci d'une nouvelle évangélisation et de la prédication de l'ecclésiologie de Rome qui animait les missionnaires dominicains et jésuites à partir de la deuxième moitié du treizième siècle. En particulier, les Dominicains fondèrent les premiers centres d'activité en Arménie, et entamèrent ainsi une fertile activité de traduction des ouvrages théologiques et philosophiques de l'Occident latin. Pendant les siècles successifs, l'intérêt principal de l'Occident européen pour l'Arménie fut déterminé des exigences doctrinales, puisque la plupart des savants intéressés à l'étude de la langue et de la grammaire étaient de missionnaires,⁹ tandis que c'est au cours de la première moitié du XVIIIe siècle que l'intérêt pour les études arméniennes se déplaça légèrement du domaine des études bibliques et grammaticales à d'autres domaines de la littérature arménienne comme par exemple l'historiographie et la géographie.¹⁰ Toutefois, c'est un fait que les études arméniennes eurent un développement stupéfiant avec la Congrégation mékhitariste et son activité culturelle de caractère scientifique.

7 L'œuvre plus emblématique de Movsès Khorenats'i, *Histoire de l'Arménie*, fut publiée par les Pères Mékhitaristes dans la collection appelée « Écrivains de l'Arménie » en 1827. Même si le Fondateur de la Congrégation n'avait pas publié aucune édition des ouvrages attribués au Khorenats'i, et en général des ouvrages historiques, il avait été interpellé par un élève de l'abbé Villefroy, le compilateur du catalogue des manuscrits de la Bibliothèque du Roi (plus tard Bibliothèque Nationale de Paris), afin de fournir des argumentations convaincantes sur la valeur historique de l'*Histoire* du Khorenats'i pour la défendre contre ceux qui en réfutaient la validité historique : cf. Djanachian 1969, 384-5. Dans cet article, le père Djanachian offre d'autres exemples de relations 'déséquilibrés' entre représentants de l'académie européenne et représentants mékhitaristes qui révèlent, très souvent, les préjugés – souvent très bien cachés – d'une supposée supériorité des Européens sur les non-Européens, surtout quand ces derniers s'occupent de disciplines dont les outils sont considérés de compétence 'exclusive' du monde occidental.

8 Selon Saïd, le natif est une invention de l'Orientalisme et du philologue orientaliste. Par contre, j'utilise le terme sans aucune acception idéologique, mais pour indiquer simplement l'autochtone. Cf. Nichanian 2010, 7-41.

9 Il y a cependant une exception dans la figure et la production littéraire de l'humaniste Teseo Ambrogio degli Albonesi (1469-1540), voir : Strohmeier 1998.

10 Il faut cependant noter que la plupart de la littérature arménienne publiée avant les démarches éditoriales des Pères mékhitaristes étaient sortie de l'activité laborieuse de quelques Arméniens qui s'étaient déplacés de l'Orient en Europe, s'installant en particulier dans les foyers de l'imprimerie européenne : Venise, Rome, Amsterdam et Livourne.

2 L'Orientalisme, la théorie postcoloniale et les études arméniennes

La théorie de l'orientalisme – en tant que discipline scientifique issue de l'Occident afin de connaître, définir, classer l'Orient et y installer ainsi une hégémonie culturelle et politique – a été élaborée par le savant Edwar Saïd dans son best-seller *Orientalism*, sorti en 1978. Sur la base d'analyses bien argumentées, Saïd constate que l'orientalisme, issu de la philologie et de l'archéologie, est le discours que l'Occident a élaboré de la fin du XVIIIe siècle sur l'Orient, et c'est à travers les arts et la littérature que l'Occident a prétendu de connaître l'Orient, sur lequel cependant il a produit des narrations assez stéréotypées, qui manifestent par conséquent une approche impérialiste et colonialiste à l'Autre.¹¹ Après plusieurs lustres de la parution du livre de Saïd, et des débats prolifiques sortis au sein des études post-colonialistes, les provocations soulevées par les théories et observations de Saïd sur

l'herméneutique sous-jacente au travail philologique, géographique et archéologique emmené par l'Occident sur l'Orient, restent encore de grande actualité dans le panorama des relations socio-politiques, civiles et académiques de nos jours entre l'Occident et le Moyen-Orient.¹² En fait, les provocations saïdiennes, ainsi que les théories élaborées par le post-colonialisme (en particulier les concepts de représentation culturelle, migration, hybridité, autreté, mimétisme et traduction culturelle, qui ont été théorisés par le fondateur de ces études, Homi Bhabha) ouvrent des chemins herméneutiques très intéressants et pas encore assez explorés par les savants qui se dédient aux études arméniennes, mais aussi par les spécialistes des disciplines voisines, comme les études byzantines, la littérature et l'histoire médiévales européennes et de la Méditerranée, les études islamiques.¹³ À ce propos, il vaut la peine de mentionner la lecture originelle de Marc Nichanian sur le début des études de philologie arménienne et leur rapport avec la philologie orientaliste européenne, ainsi que sur

11 Edward Saïd ne fait pas de mention de l'expérience arménienne comme paradigme d'une altérité orientale chrétienne qui a développé des stratégies originelles de dialogue et d'intégration – mais en avouant pourtant le risque d'assimilation – avec des acteurs politiques et militaires plus puissants qu'elle, comme les Sassanides, les Byzantines, les Arabes et les Ottomanes. D'un point de vue historique et interculturel, le paradigme arménien, défini comme le paradigme de l'intégration différenciée par Zekiyani, pourrait fournir un modèle alternatif d'analyse des relations culturelles et littéraires, idéologiques, historiques et économiques qui se sont déplacées entre Orient et Occident. En fait, l'être frontalier des Arméniens leur permet de déployer des stratégies d'acculturation et de cohabitation très efficaces dans des contextes polymorphiques et diverses sur le plan culturel, religieux, politique et économique. Fernand Braudel souligne que les négociants arméniens furent les successeurs de la riche bourgeoisie des marchands italiens, un temps maîtres de la Méditerranée entière et qui, présents quasiment dans tout l'univers marchand, se sont rayonnés sur le capital d'autrefois à partir de la Nouvelle Djoulfa : Braudel, F. (1979), II, 70, 111, 131. Les Arméniens qui, sur le cheval entre le XVIe et le XIXe siècles, édifièrent un de plus grand empire économique et commercial entre l'Orient, la Perse, l'Europe et la Russie, se distinguèrent de l'Occident et de ses compagnies pour le commerce des Indes orientales pour leur attitude envers l'Orient. En fait, l'activité mercantile et commerciale des Arméniens ne cachait pas une intention d'hégémonie raciale, culturelle et politique, mais essayait de créer une dialectique de l'intégration. À ce propos, il serait intéressant de relire les théories de Saïd sur l'orientalisme et celles du débat successif entamé par les études historiques appelées 'Postcolonial Studies' à la lumière des paradigmes d'interaction déployés par les Arméniens pendant leur histoire de coexistence avec d'autres communautés. Pour l'analyse des paradigmes de coexistence entre les Arméniens et d'autres communautés : voir, Dadoyan 2011 ; La Porta 2013, 251-72 ; van Lint 2005, 335-78.

12 Je me permets aussi de faire référence à le mémoire de Monia Ayachi *L'Orientalisme : théorie de l'invention de l'Occident et stratagèmes de l'éclipse de l'Orient*, discuté à l'Université du Québec à Montréal le juin 2015, qui offre une relecture intéressante et nouvelle des théories saïdiennes d'une perspective de sociologie historique.

13 Certaines parmi les méthodes issues de l'herméneutique des études postcoloniales sont, à mon avis, très intéressantes pour les études arméniennes *extenso sensu*, comme la lecture critique et attentive des phénomènes littéraires et culturels dans des sociétés hybrides où le multiculturalisme se révèle dans des formes linguistiques hybrides, qui émergent dans la littérature 'secondaire' comme l'hagiographie ou les contes épiques, ainsi que dans la multiplicité des *scriptae* (ce dernier terme a été utilisé dans les études de littérature médiévale de la France du Sud, mais pourrait être bien appliqué à plusieurs cas d'écritures hybrides chez des Arméniens chalcédoniens ou 'ibérianisés', comme relevé par la savante Vaida Arutjunova-Fidanjan dans plusieurs articles), ou encore, l'évidence qu'il faut « déstabiliser l'hégémonie qui règne sur les identités et décentrer l'Europe » (Cohen 2000, 7). Il faut cependant remarquer que, tout récemment, l'application des théories postcoloniales aux études médiévales a été critiquée à plusieurs reprises. Par contre, c'est évident que l'herméneutique historiographique des études postcoloniales et la successive réflexion sur l'application de cette dernière aux études médiévales ont donné une contribution indéniable à la théorisation de nouveaux méthodes interprétatifs de la production littéraire et matérielle des cultures médiévales. Pour une analyse très précise et savante du *status quaestionis* de la critique actuelle en médiévistique, voir Uhlig 2014. Pour l'application des théories des études postcoloniales et interculturelles aux études de littérature comparative avec un regard attentif à la littérature arménienne médiévale, voir Mildonian 2017, 5-17.

la naissance d'un orientalisme natif, voire auto-ethnographie, par l'activité des Pères mékhitaristes. Dans le deuxième volume de l'ouvrage *Entre l'art et le témoignage*, intitulé *Le deuil de la philologie*, le savant souligne que, même si le philo-hellénisme se développe en Europe surtout à partir de la moitié du XVIIIe siècle avec la philologie allemande, d'un côté, le mouvement arménophile (*Philarmenism*) prend vigueur, de l'autre côté, au sein de la Congrégation mékhitariste près d'un siècle plus tard, surtout à la suite de la visite et du séjour de lord Byron chez les moines de Saint Lazare, au moins selon l'opinion de Sthathis Gourgouris, cité plusieurs fois par Nichanian lui-même. Le pilier scientifique sur lequel se bâtit le discours hellénophile et arménophile est la philologie laquelle essaie de construire le discours sur le passé à travers la généalogie, l'ethnographie et l'archéologie, afin de connaître l'objet du discours, c'est-à-dire le natif. Celui-ci devient, par conséquent, le produit fictif de la philologie et de tout l'imaginaire exotique et mythifiant à la fois dont la philologie européenne a entouré l'Orient. Le travail du philologue dévoile l'histoire du natif au natif lui-même qui, par contre, n'est pas considéré capable d'un travail d'auto-conscience. L'Orientalisme considère que le natif, même si témoin et dépôt vivant du passé de son peuple, n'a pas les outils théoriques suffisants pour en entamer une analyse historique (Saïd 1978, 109-14 ; Nichanian 2010, 40-1). Dans le cas arménien, le discours philologique fut amorcé par les Pères mékhitaristes, qui s'emparèrent des outils théoriques de la nouvelle discipline philologique et les mirent au service de l'histoire de la 'nation', en bouleversant la relation ambiguë et 'hégémonique philologue-natif' dans la mesure où l'intermédiaire entre le passé et le natif n'était pas plus un agent étranger, c'est-à-dire le philologue occidental, mais le natif lui-même. Il y a donc une altération de perspective, puisque l'objet du discours devient ainsi le sujet du discours, avec toutes les conséquences épistémiques qui en découlent. Le regard philologique et 'ethnographique' des Pères mékhitaristes et, en particulier, de trois géants de l'encyclopédisme mékhitariste, Mikhayēl Tchamtchian [Ch'amch'ian] (1736-1823), Ghukas Inchichian (1758-1833) et Ghewond Alishan (1820-1901), est le regard de témoins et de sujets qui ne sont pas plus des

objets passifs du discours, mais en deviennent des éléments actifs et productifs. Le projet culturel inauguré par l'Abbé Mékhitar et poursuivi par ses continuateurs, joua une importance fondamentale dans le procès de recouvrement et revitalisation, ainsi que de diffusion de modèles culturels et pragmatiques incarnés dans l'auto-conscience collective du peuple arménien dans son histoire millénaire, surtout à partir du Ve siècle qui marque une césure indéniable d'un point de vue de la construction de la conscience 'nationale' (toujours dans le sens de communauté ethnique). Les Pères mékhitaristes, donc, tout en ayant le souci de préserver le témoignage historique et sociale de leur peuple, adoptèrent les méthodes scientifiques qui s'étaient développées en Europe grâce à la philologie allemande, ainsi que tous les instruments gnoseologiques de nouvelles disciplines comme la géographie ou la botanique.

3 Les ouvrages archéologiques et géographiques des Pères mékhitaristes

Le désir de tout décrire afin qu'aucune chose ne tombe pas dans l'oubli et le détriment est le trait qui marque la deuxième phase de la démarche intellectuelle du père Alishan. C'est finalement l'obsession de recueillir et de transposer sur le papier les traces visibles et matérielles de la présence du peuple arménien en Anatolie, ainsi que d'essayer de donner la mémoire de la géographie du territoire, qui avait exercé une influence sur les mœurs et forgé à la fois les *modus vivendi* des Arméniens. Tout ce travail s'appuie sur une recherche philologique et archéologique impressionnante qui est déjà évidente dans la préface des ouvrages monumentaux du père Alishan. Le travail d'Alishan a bénéficié néanmoins du travail de ses prédécesseurs et confrères mékhitaristes, parmi lesquels le père Ghukas Inchichian. Ce dernier est l'auteur de deux ouvrages monumentaux : *Description des Arméniens des temps anciens* (Ստորագրութիւն հին Հայաստանեայց) et *Histoire géographique des régions des Arméniens* en trois volumes (Հնախօսութիւն աշխարհագրական Հայաստանեայց աշխարհի), respectivement

sortis en 1822 et 1835.¹⁴ La première ouvrage consiste dans la description systématique des quinze régions de la Grande Arménie (Bardzr Hayk', Armenia Quarta ou Ts'op'k'/Sophène, Aghdznik', Turuberan, Mokk', Korch'ëk', Parskahayk', Vaspurakan, Siwnik'/Sisakan, Arts'akh, P'aytakaran, Owti, Gugark', Tayk', Ayrarat). Dans le prologue de cet ouvrage, l'Auteur déclare le but de son travail géographique et historique, en utilisant un vocabulaire qui relève de l'*Histoire de l'Arménie* de Movsēs Khoreants'i, ainsi bien que de son oncle, l'auteur de l'*Histoire de l'Arménie du début jusqu'au 1784*, le père Mik'ayēl Tchamtchian. Le père Inchichian s'exprime ainsi au tout début de son *Description* :

Puisque nous sommes poussés par l'impératif des ceux qui aiment la patrie à narrer les traditions anciennes du monde arménien, et par conséquent de notre nation et terre paternelle, avec beaucoup plus de paroles que celles que l'on pourrait utiliser pour d'autres terres, nous avons donc entamé avec l'enthousiasme d'une folie belle le travail de recueillir tout entier notre conte descriptif par les discours prolifiques des ancêtres, afin de le ranger ainsi selon la description de chaque région. En fait, je considère que la narration de traditions anciennes est agréable, quand, dans le développement du discours lui-même, elle montre les sources bibliographiques qui l'inspirent. Mais, après que nous avons tout rangé en ramassant les documents pour en avoir une première impression approximative,

nous sommes tombés en deux problèmes embêtants. En fait, puisque, au début du travail, nous nous sommes proposés de ne pas repérer et rassembler ce qui nous vient de l'ancienne tradition géographique (ce n'est pas cependant notre propos et intention de juger cela), mais plutôt de prendre en considération ce qu'il faut parmi les discours [formulés par] la nouvelle géographie, en le rapprochant, d'une façon concise et intégrale, aux traditions anciennes concernant les lieux, nous avons donc omis de rassembler les contes des ancêtres autour de beaucoup de choses, pour nous concentrer exclusivement sur ce qui est important. En deuxième lieu, jugeant le travail plus facile, nous avons commencé à décrire l'ancien et à mélanger cela avec le nouveau. Toutefois, bien que nous ayons voulu achever cette tâche avec beaucoup de zèle, nous connûmes tout de suite que l'économie du travail n'aurait pas permis de connaître et de vérifier exactement si les toponymes présents correspondaient aux toponymes d'autrefois, ainsi que de choisir aisément avec une concordance approximative ce qu'il aurait fallu utiliser [pour l'achèvement de notre propos].¹⁵

Les mots arméniens, choisis par le père Inchichian dans ce prologue, dévoilent la volonté de placer la *Description* dans le courant millénaire de la grande historiographie arménienne, ainsi que de se rattacher au père de l'historiographie arménienne, le Khorenats'i.¹⁶ L'autorité à laquelle le père Inchichian s'appelle et rattache

14 Pour une contextualisation de la figure et des ouvrages du père Inchichian dans le cadre de la nouvelle discipline philologique et archéologique, voir : Nichanian 2010, 33-41. Sur l'importance de l'œuvre d'Inchichian, plutôt oubliée même par la littérature spécialiste, voir : Zekiyani 2015, 541-5.

15 ՉՀայաստանեայց աշխարհի վիճագրութեամբ, որպէս արդարեւ մերում հայրենւոյ ազգի եւ աշխարհի՝ ընդարձակագոյն անցանել քանի քան գայոց աշխարհաց՝ հարկ ի վերայ առեալ ըստ օրինի հայրենասիրաց, գեղեցիք իմն մոլորութեամբ ձեռն ի գործ արկանք ի յաճախապատում քանից նախնեաց՝ գմերս միայն քան աշխարհպատում տեղագրութեան հատրնտիր ծաղկաքաղեալ, առ իւրաքանչիւր ստորագրութեամբ տեղեացն կարգել: Չի այն ինձ ցանկալի հնախօսութիւն, որ իւրով հնախօսելովն՝ ընդ նմին եւ ցուցանիցէ զիւրոց առաջնորդապէս մատենագրաց գաղբիւրսն: Բայց ի սկզբան անդ հարեանցիկ իմն ժողովածիւք ի սոյն յայս թեր տնօրինեալ, յերկուս անկաք տարապարտ աշխատութիւնս. Եւ այնպէս նախ առաջին ի մտի եղեալ որոշեալ, հանել հաւաքել ո՛չ որչափ քերիւր կատարեալ հնագիր աշխարհագրի արտաքոյ մերոյ առաջարկութեան մտաց զայն դատեալ, այլ որչափ ինչ պէտք են ասել նոր աշխարհագրի բովանդակաբար համառօտիւքն զհնագրութեամբ տեղեաց թեւակոխելով, յայնմանէ գոյովագունիւք զանց արարաք զնախնեաց ասացուածովք ի ժողովել, զկարեւորօքն միայն պատաղելով: Երկրորդ՝ դիւրագունի կարծեալ գործ աշխատութեանմ բռնն հարաք զհինն խառն ընդ նորոյն ստորագրել: Այլ յետ մտատանջ աշխատութեանք ի նոյն մտաբերելոյ, վայրապար ուսաք լեալ տնտեսութիւն գործոյ եւ անհնարին, գտեղեաց նոյնութիւն նորոցն ընդ հնոցն յամենայնի ամենայնիւ տեղեկանալ, ստուգել, հեշտ եւ ընտրել համաձայնութեամբ առնութք պաշտել. Cf. Nichanian 2010, 35-6. Le savant propose une traduction des premiers paragraphes de l'Introduction de l'œuvre du père Inchichian qui n'est pas très fidèle au texte original. Malheureusement, les analyses avancées par Nichanian s'appuient sur une interprétation textuelle issue d'une traduction très approximative, qui ne peut pas faire apprécier l'épaisseur des mots du Père mékhitariste.

16 Comme par exemple le mot arménien *hnagrut'awn* qui est utilisé très rarement dans la littérature ancienne comme témoin par le *Thesaurus de la Langue Arménienne* qui rapporte une citation de Movsēs Khorenats'i (PH, I.18), dans laquelle le Père de l'historiographie nationale utilise le mot *hnagrut'awn*.

son projet géographique et historiographique, ou encore mieux de géographie historiographique, est l'*Histoire* du Khorenats'i, ainsi que la *Géographie* – attribuée faussement au Khorenats'i par la tradition arménienne ancienne – comme le Père atteste explicitement dans la préface du premier volume de son dernier travail, l'*Histoire géographique*. Il vaut la peine ici de s'arrêter sur des mots très significatifs qui ouvrent l'avant-propos de la *Description des Arméniens des temps anciens* : հնագրութիւն, օրէնք հայրենասիրաց, գեղեցիկ իմն մոլութիւն.¹⁷ L'importance du premier terme dans l'économie du discours d'Inchichian est soulignée par Marc Nichanian, qui part de l'analyse de ce mot pour entamer une discussion sur la valeur historiographique et socio-anthropologique du travail emmené par les pères Bzhshkian et Inchichian, et pour souligner, en particulier, la nouveauté du projet de géographie historiographique d'Inchichian. Nichanian soutient que Inchichian

also uses the neologism *hnagrel* in the paragraphs quoted above [i.e. l'extrait tirée par l'introduction de la *Description*, traduit et mentionné plus haut]. It is a question of writing about the past. The fact that the author has to employ a neologism, however, indicates that he is clearly aware of the novelty of his project. (Nichanian 2010, 37)

En plus, le savant argumente que le père mékhitariste utilise le 'nouveau' terme pour préciser le sens de *hnakhôsel*, qui, par contre, aurait une valeur plus générique (« In the classical langue, the noun *hnakhôsthiwn* is used to designate any discourse about the past » : Nichanian 2010, 37), au moins dans l'usage de la langue ancienne.

L'analyse linguistique de Nichanian, même si fascinante et fonctionnelle au développement de son discours sur la naissance du néo-Armé-

nisme, voire philo-Arménisme, ne semble pas tenir en compte tous les éléments qui entrent en jeu dans la poétique inchichianienne. Certes, on pourrait supposer que c'est par hasard que, tout au début de son avant-propos à la *Description*, notre Auteur utilise des mots et des périphrases qui jouent un rôle fondamental dans l'économie de l'*Histoire* du Khorenats'i, et que l'on retrouve aussi dans le Պատմութիւն Աղուանից աշխարհի [*Histoire de la terre des Albaniens caucasiens*] par Movsēs Kaghankatuats'i (env. VII^e-VIII^e s., mais X^e siècle pour la rédaction finale). Les plusieurs correspondances pas seulement lexicales, mais aussi structurales entre notre Auteur et le Khorenats'i nous emmène à croire que le propos du père Inchichian s'inscrit dans le grand projet de l'Abbé Mékhitar de repérer et redécouvrir les traces matérielles et immatérielles du peuple arménien pour les consacrer à l'immortalité du témoignage écrit, les soustraire du détrimment des événements temporels et, enfin, les mettre à disposition des Arméniens. Chez le Khoreants'i on trouve l'usage du terme *hnagruthiwn* pour indiquer ce qui a été transmis par les anciens (Movsēs Khorenats' i, PH, I.19 ; Mahé 1993, 136), tandis que le Kaghankatuats'i mentionne les « livres des historiens de traditions anciennes » (Movsēs Kaghankantuats'i, II.1 ; Arakhelyan 1983, 106.7). Tous les deux suivent la même méthode qui consiste dans le repérage des anciennes traditions, *hnagruthiwnk'*, leur rassemblement et criblage, d'en retenir celle qui semble être la plus digne, la plus importante et la plus véridique, selon la sensibilité de chaque auteur. À ce propos, Movsēs Kaghankatuatsi donne une métaphore très significative : « Tant lumineux est le ciel par les étoiles et la terre par les plantes, ainsi est-il pour le travail de l'historien géographe qui est entouré de beaucoup d'autres objets » ; c'est à lui donc de passer au crible ce qui est digne (պատշաճ) d'être consacré à la mémoire collective.¹⁸ Il faut constater

17 Movsēs Khorenats'i, PH, I.1: Չի էթէ վասն բանին մեր, որպէս ասի, պատկեր Աստուծոյ ենք. եւ դարձեալ՝ առաքինութիւն բանականին՝ [E] խոհականութիւն, եւ քո յայտսիկ անհատ ցանկութիւն. ապա ուրեմն գեղեցիկ մտածութեամբ գլխականութեանդ քո վառ եւ բորբոք պահելով գկայծակն, զարդարես զբանն, որով մնաս առ ի լինելն պատկեր. ի ձեռն որոյ եւ զայտրիկ զսկզբնատիպն ասիս ուրախացուցանել. գեղեցիկ եւ շափաւոր մոլութեամբ յայտսիկ մոլեալ եւ զակատեալ. Cf. Mahé 1993, 103.

18 Je suis d'accord avec l'opinion de Nichanian pour ce qui concerne le projet du père Inchichian de composer une géographie historiographique, en rassemblant les sources anciennes et nouvelles afin de trouver des correspondances exactes entre les lieux mentionnés par les anciens et les lieux du présent. Pourtant, je ne suis pas d'accord avec l'affirmation selon laquelle le travail du père Inchichian constituerait un des premiers jalons dans la création de la figure du natif et du concept de nation ethnographique ('ethnographical nation') parmi les Arméniens, selon une interprétation foucauldienne de l'historiographie moderne. Et encore, le savant affirme que le travail d'Inchichian aurait donné une contribution décisive à la naissance du Néo-arménisme à la suite du Néo-hellénisme et du Philhellénisme. À mon avis, il n'est pas pertinent de soumettre à la même lecture le travail historiographique des Pères mékhitaristes et celui philologique conduit par certains des noms les plus importants dans

que pas seulement le terme *hnagruthiwn*, mais aussi le concept de *patmagir ashkharhagir*, c'est-à-dire d'historien géographe, sont tous les deux déjà attestés dans l'historiographie arménienne à laquelle le père Inchichian semble, en toute vraisemblance, remonter.

Tous les achèvements des pères Inchichian et Alishan furent recueillis et réélaborés d'une façon extraordinaire et originelle par le père Suk'ias Efrikian (Ēp'rikian 1873-1952) qui entre le 1903 et le 1907 publia deux volumes de son ouvrage monumental (plus de 1300 pages en deux volumes) : le *Dictionnaire illustré de la biosphère [arménienne]* (Պատկերազարդ Բնաշխարհիկ Բանաստեղծություն) ¹⁹ qui contient beaucoup d'informations analytiques sur les monuments, les inscriptions, les coutumes traditionnelles et la démographie des presque toutes les villes, de la plus petite à la plus grande, où il y avait des communautés arméniennes. Le travail du père Efrikian aboutit à la synthèse – même si, hélas, inachevée – du projet ethnographique surgi au sein de la Congrégation mékhitariste à partir de la première moitié du XIXe siècle, puisqu'il rassemble l'historiographie ou les traditions anciennes (*hnagrut'iwn*) à la géographie physique et humaine (sociale et culturelle) avec le but de créer une cadre intégrale et homogène de l'être-au-monde arménien, en anticipant ainsi l'ethnographie et l'anthropologie de la deuxième moitié du XXe siècle. Par comparaison au travail de ses prédécesseurs, le père Efrikian traita la matière d'une façon différente qui se rapproche de plus près aux guides géographiques modernes qu'aux ouvrages géographiques du père Alishan qui ne

dévoilent pas seulement un goût romantique dans le rangement de la matière et le choix linguistique (l'inspiration poétique est toujours l'élément dominant aussi dans la prose et les travaux scientifiques du père Alishan), mais aussi une approche méthodologique plus historique que celle adoptée par le père Efrikian. En fait, dans le *Dictionnaire*, les sources bibliographiques ne sont pas ouvertement mentionnées au début de l'ouvrage comme le fait le père Alishan, même s'il est évident que le père Efrikian se rattache aux œuvres de son vénéré prédécesseur. L'auteur du *Dictionnaire* a évidemment un but différent que celui de ses prédécesseurs, à partir du choix de la langue de composition de l'ouvrage qui est l'arménien moderne occidentale, c'est-à-dire la langue vernaculaire ; choix qui visait à rejoindre le plus grand nombre de lecteurs. Cela était devenue langue littéraire à la suite du mouvement culturel appelé *Zart'ōnk'* (Réveil) apparu dans la deuxième moitié du XIXe siècle à Constantinople et à Tiflis. Par conséquent, le premier volume du *Dictionnaire* fut épuisé si rapidement que l'Imprimerie mékhitariste de Saint-Lazare imprima tout de suite une deuxième édition. Dans le *Dictionnaire*, les villes sont classées en ordre alphabétique, jusqu'à la lettre *ken* (la dernière ville est la capitale ottomane, Constantinople), restant le travail inachevé à cause de l'abandon de l'habit religieux de l'auteur lui-même. ²⁰ Le minutieux travail du père Efrikian ajoute beaucoup d'informations et d'images à ce qu'on trouve dans les ouvrages titanesques du père Alishan et, en plus, il systématise les anciennes et les nouvelles données selon un ordre alpha-

l'histoire de la Congrégation, comme par exemple les pères Awgerian et Zōhrabian, mentionnés par Nichanian lui-même (Nichanian 2010, 18-25) en relation à leur découverte et publication de l'ancienne version arménienne de la Chronique d'Eusèbe et des ouvrages de Philon l'Alexandrin. En fait, le but de la publication des anciennes versions arméniennes d'auteurs grecs, dont les versions originelles étaient perdues, était tout à fait différent du but qui animait le travail de géographie historiographique et ethnographique des pères Inchichian et Alishan (mais aussi de l'historiographie tchamtchienne), puisque, si dans le premier cas on peut convenir avec Nichanian que un certain travail d'Awgerian et de Zōhrabian était inspiré par un esprit de souci et d'obsession philologique qui remontait au mouvement philo-hellénisant – selon lequel le monde hellénique était le modèle ou archétype de civilisation (avec toutes les conséquences herméneutiques déjà bien expliquées par Nichanian) –, le travail d'Inchichian et d'Alishan trouvait son inspiration primaire dans l'idéologie et la philosophie de l'histoire du peuple arménien, ébauchées par Koriwn, théorisées par Movsēs Khorenats'i et renouvelées par Mkhit'ar Sebastats'i (վասն ի յուսանորոթեսնս սզգիւ Հայոց).

¹⁹ L'adjectif arménien *bnashkharik* est généralement traduit, dans les langues européennes, par le mot 'géographique' qui n'est pas du tout fidèle à l'étymologie du mot arménien. *Bnashkharik* signifie, en fait, 'tout ce qui est propre à quelque terre ou région [habitée]' que j'ai traduit par la périphrase 'biosphère [arménienne]', en ajoutant l'attribut 'arménienne' pour expliciter aux lecteurs actuels que le Dictionnaire est autour des régions habitées par les communautés arméniennes. Le terme est utilisé très souvent par l'auteur dans la description territoriale des villages et villes incluses dans son *Dictionnaire*.

²⁰ L'entrée dédiée à la ville d'Akhalts'kha, terre natale de l'auteur, est particulièrement intéressante pour la quantité d'informations et de belles images de lieux et de personnes : Efrikian 1907, I.56-64.

bétique qui révèle un goût encyclopédique plus moderne.²¹ D'un point de vue historique, le *Dictionnaire* constitue un témoignage exceptionnel dans la reconstruction de la présence des communautés arméniennes (aussi grâce à l'usage de tableaux de recensement de la population arménienne et turque des villages anatoliens) dans toute la région sub-caucasienne,²² surtout après le déracinement des Arméniens de l'Anatolie en 1915-18 et la destruction de plusieurs monuments et vestiges de l'art et de l'architecture arméniennes surtout pendant la deuxième moitié du XXe siècle, afin d'effacer la mémoire de la présence millénaire des Arméniens en Anatolie (Kouymjian 1984, 295-310).

4 Le père Ghewond Alishan et la cartographie moderne. Conclusions

Les œuvres historiques et géographiques du père Alishan furent écrites principalement en arménien classique sauf pour un de ses derniers travaux, le *Sissouan* ou *l'Arméno-Cilicie* (Venise 1899), publié aussi en français.²³ Au-delà de la quantité grandiose et précise d'informations historiques, géographiques, scientifiques (botaniques, faunistique), épigraphiques et artistiques, qui ne peuvent que provoquer un sentiment d'étonnement dans quelconque lecteur, c'est cependant le soin esthétique et typographique qui donne aux ouvrages monumentaux du père Alishan une élégance unique. En particulier, les cartes géographiques sont des œuvres d'art, d'un point de vue non seulement esthétique, mais aussi scientifique, puisqu'elles nous donnent une représentation topographique très détaillée et minutieuse de presque toutes les villes, les villages, les ruines, les reliefs montagneux, les fleuves, les lacs, et même les rues qui traversaient les villes principales de l'Arménie

Ottomane (ainsi nommée par le père Alishan lui-même dans la *Description de la Grande Arménie*, qui inclue aussi les territoires de la Perse-Arménie et de l'Arménie Russe). Le lecteur a l'impression que les cartes minutieusement dessinées aient été un moyen de protéger les richesses culturelles de son peuple (en veillant jalousement afin que personne d'autre ne s'en empare) et que les cartes soient, en premier lieu, le produit scientifique et concret des données rassemblées par l'auteur qui fait revivre la mémoire de sa patrie et nourrit son esprit poétique, tout avide des images, des couleurs et des odeurs de la terre ancestrale. Dans l'avant-propos du volume Այրարատ Բնաշխարհ Հայաստանեայց, l'auteur déclare

mon propos, comme je l'ai déjà fait connaître dans d'autres lieux, n'est pas de faire des discours géographiques par moyen de descriptions physiques, mais plutôt de tracer un discours historiographique sur la base du témoignage concret et réel, prêtant attention non tant aux lieux habités, mais à l'homme et à la croyance chez l'Arménien, à ce qui a été, a opéré et s'est enfin passé ou qui existe encore dans le lieu de son pays autochtone, dont le don nom, comme n'est pas possible d'effacer des pensées et des écrits, par moyen de n'importe qui de nouveau-né et d'étranger pèlerin. (Alishan 1890, VI)

Les sources bibliographiques utilisées par l'auteur puisent de la littérature européenne et de l'historiographie arménienne, en particulier des sources modernes ou contemporaines avec une connaissance savante de la littérature de voyage moderne produite en Europe et dans les centres culturels et spirituels arméniens (cf. Alishan 1890, VI-VII).

À propos du pouvoir exceptionnel, soit imaginaire que concret, de la cartographie, il vaut

21 Pour les images des monuments et, en particulier, des églises l'auteur du *Dictionnaire* utilise l'archive du père Alishan et, généralement, les lithographies sont sorties par les artisans italiens Boschini et Colombo. Les reproductions photographiques sont, pour la plupart, d'un tel Nahabed.

22 Pour l'usage du terme « Sub-Caucase », voir Zekiyani, 1996, 427-82, mais aussi les observations intéressantes de Igor Lazarev-Dorfmann sur les géographies mentales changeant selon la position spatiale de l'observateur : Dorfmann-Lazarev 2016, 217-30.

23 Parmi les ouvrages historiques et géographiques du père Alishan on énumère les suivants : *Teghagir Hayots' Metsats'* [Description de la Grande Arménie] (Venise, 1855) ; *Shirak. Teghagrut' iwn Patkerats' oyts'* [Shirak. Description illustrée] (Venise, 1881) ; *Sisouan. Hamagrut' iwn Haykakan Kilikiyow ew Lewon Metsagorts* [Sisouan. Quadre de l'Arméno-Cilicie et de Léon le Magnifique] (Venise, 1885) ; *Ayrarat* (Venise, 1890) ; *Sisakan. Teghagrut' iwn Siwneats' ashkharhi* [Sisakan. Description de la terre de Siwnik'] (Venise, 1893) ; *Sissouan ou l'Arméno-Cilicie* (Venise, 1899). Le père Alishan avait envisagé de dédier un volume à chacune de quinze régions habitées par le peuple arménien, mais le projet resta - hélas - inachevé.

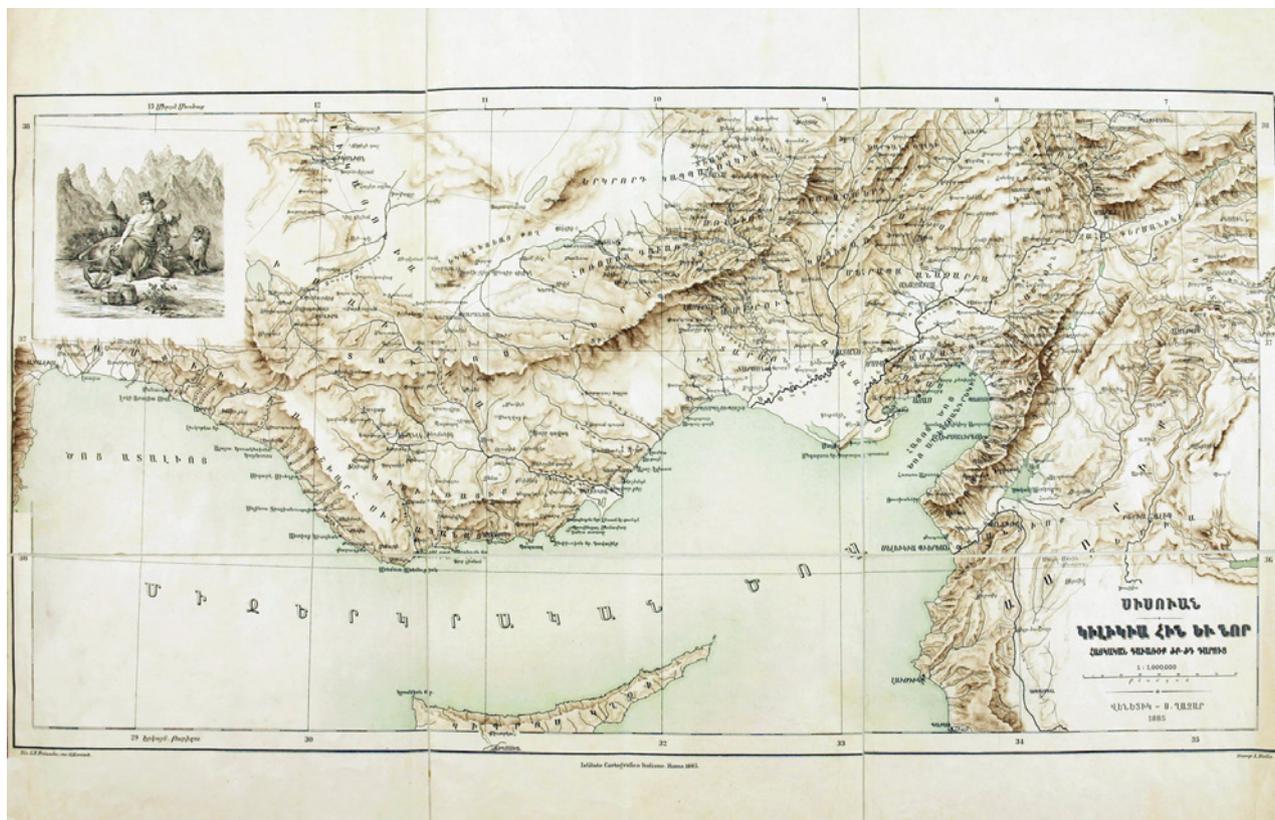


Figure 1. Alishan, Ghewond, Sissouan. *Kilikia Hin ew Nor Haykakan Gawaröök' ZhB-ZhD Daruts'*, 1885. Venetik-S. Ghazar. Je remercie très vivement les Pères mékhitaristes de Venise pour la reproduction de cette carte

la peine de mentionner un article apparu sur le *Monde Diplomatique* (Février 2013, 15) par le spécialiste Philippe Rekacewicz. Ceci trace une analyse très lucide de ce qui représente la cartographie et du rôle que cette forme de représentation spatiale a eu (et a-t-elle encore) dans les enjeux politiques et diplomatiques. Toutes les cartes, en fait, font l'objet d'une pensée et d'une construction minutieuse où tous les éléments sont soigneusement choisis : certains y sont renforcés, d'autres effacés ou déplacés. Dessiner les frontières, surtout dans des régions qui représentent des mosaïques ethniques très embrouillées, comme dans le cas des territoires qui appartenaient à l'Empire Ottomane, signifie de s'assumer le risque de « agresser ou blesser des peuples, en traçant sur la carte des vilaines cicatrices ». Évidemment, il s'agit d'un travail se plaçant entre la science et l'art, qui possède néanmoins un très fort sens politique et civil dans la mesure où l'information géographique représente l'espace, lui en donne une systématisation et révèle les modes d'organisation so-

ciale et économique des peuples qui habitent les territoires devenus, finalement, les objets des cartes. Dans ce contexte, la géographie revêt par conséquent un rôle fondamental dans le monde politique et diplomatique, puisqu'elle est l'instrument gnoseologique et épistémologique plus important pour connaître, ranger, classer et définir l'Autre, ce qui est inconnu (Saïd 2010, 213-15). Il faut noter que la cartographie des années sur le cheval entre le dix-huitième et le dix-neuvième siècle avait fait l'objet d'améliorations méthodologiques innombrables surtout grâce aux repères géodésiques de Cassini (XVIIIe s.) et à la création des instituts géographiques nationaux à partir de la deuxième moitié du dix-neuvième siècle (le Service géographique de l'Armée en France, devenu après Institut géographique national, et l'Institut topographique militaire de Rome en 1872, devenu Institut géographique militaire d'Italie en 1882). Toutes ces nouveautés sont captées par le père Alishan, qui était aussi très souvent invité à parler en occasion des colloques de la Société de Géographie de France,

et reproduites dans ses cartes placées au début de ses œuvres, après l'avant-propos, et dûment pliées à cause de leur mesure qui excède les dimensions des autres feuilles.

Tout en étant à petite échelle, les planches cartographiques dessinées par le père Alishan et imprimées par l'Institut Cartographique d'Italie sont très détaillées – la planche de la région de Sisouan, c'est-à-dire la Cilicie, est au 1/1.000.000, tandis que celle de la région d'Ayrarat est au 1/500.000 – et d'une valeur esthétique remarquable qui les rend des témoins précieux pour la reconstruction de la géographie humaine et spatiale des terres habitées par les Arméniens juste à l'aube de la Grande Catastrophe du 1915.

Cette sensibilité envers les innovations scientifiques européennes est une marque distinctive de l'esprit de la Congrégation, ainsi que la consécration au travail de repérer, recueillir et rendre accessibles au public arménien toutes les innovations qui se passaient en Occident dans les champs de la science, de l'art et de la littérature. Certes, la plupart des ouvrages historiques, philologiques et ethnographiques de l'École mékhitariste étaient inspirés par un souci encyclopédiste de tout nommer, ainsi que de définir et classer tout ce qui appartenait au patrimoine matériel et immatériel de la nation, afin d'en préserver la mémoire. Mémoire scellée dans la carte, qui

devient un don de dévouement envers les ancêtres et leur génie (*pietas*), comme le père Inchichian affirme d'une façon très limpide dans l'avant-propos de son *Description* (« l'impératif de ceux qui aiment la terre des ancêtres », où 'impératif' est une traduction imparfaite de l'arménien *ōrēn[kh]*, c'est-à-dire 'mesure, loi' et 'mœurs, *habitus*'), ainsi qu'une trace pour les générations futures, comme souligné par le père Alishan dans la préface de son *Shirak*. En conclusion, le travail du père Alishan qui est un paradigme intégral et innovant du volet encyclopédique des Pères mékhitaristes en réponse à l'activité intellectuelle européenne, était enraciné dans le mouvement de renouveau de la culture arménienne et profondément inspiré par des modèles de 'nation' ethnique remontant au tout début de la parabole littéraire arménienne, qui ne reflétaient encore les vagues nationalistes éclatées en époque moderne, surtout dans le court vingtième siècle. Cette attitude gène est particulièrement évidente dans les cartes élaborées par Alishan qui, tout en étant des représentations de ce que le cartographe veut montrer, nous donne un regard pas encore 'nationaliste' – dans le sens que ce terme prend après la chute de deux derniers grands Empires multiethniques et la naissance des États nationaux modernes – sur l'Arménie Ottomane.

Bibliographie

- Arendt, Hannah (1993). *La lingua materna. La condizione umana e il pensiero plurale*. Trad. di Alessandro Dal Lago. Milano : Associazione Culturale Mimesis. Trad. di Reif, Albert (Hrsg.), *Was bleibt ? Es bleibt die Muttersprache. Gespräche mit Hannah Arendt*. München : Piper, 1976.
- Arutjunova-Fidanjan, Viada Arturovna (1988-1989). « The Ethno-Confessional Self-Awareness of Armenian Chalcedonians ». *Revue des Études Arméniennes*, n.s., XXI, 345-63.
- Ayachi, Monia (2015). *L'Orientalisme : théorie de l'invention de l'Occident et stratagèmes de l'éclipse de l'Orient*. Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en sociologie. Université du Québec : Montréal.
- Barth, Fredrik (1969). *Ethnic Groups and Boundaries. The Social Organization of Culture Difference*. Bergen-Oslo : Universitaetsforlaget.
- Braudel, François (1979). *Civilisation matérielle, économie et capitalisme XVe-XVIIIe siècle*, 3 vols. Paris : Armand Colin.
- Calzolari, Valentina (2014). « Sciences Sacrées et sciences profanes dans la littérature arménienne. Les racines culturelles de l'Arménie ancienne et médiévale entre Orient et Occident ». Delgado, Mariano ; Méla, Charles ; Möri, Frédéric (éds.), *Orient-Occident, racines spirituelles de l'Europe = Actes du colloque scientifique international 16-19 novembre 2009*. Paris : Les Éditions du Cerf, 369-95.
- Cohen, Jeffrey Jerome (éd.) (2001). *The Postcolonial Middle Ages*. New York : Palgrave Macmillan US.
- Contin, Benedetta ; Pontani, Paola (2014). « Osservazioni preliminari sul rapporto tra armeno ban e greco logos e sue elaborazioni nel pensiero etico e politico armeno ». Mazzanti, Angela (a cura di), *Il Logos di Dio e il logos dell'uomo. Concezioni antropologiche nel mon-*

- do antico e riflessi contemporanei = Atti del Convegno Internazionale*, 29-42. Milano: Vita e Pensiero, 29-42.
- Dadoyan, Seta (2011). *The Armenians in the Medieval Islamic World : Paradigms of Interaction. Seventh to Fourteenth Centuries*. New Brunswick ; London : Transaction.
- Der-Karabetian, Arshag (1981). « Armenian Identity : Comparative and Context Bound ». *The Armenian Review*, 34, 25-31.
- Djanachian, Sahag (1969). « Les Arménistes et les Mékhitaristes ». *Armeniaca. Mélanges d'Études Arméniennes. Publiés à l'occasion du 250^e Anniversaire de l'entrée des Pères Mékhitaristes dans l'île de Saint-Lazare (1717-1967)*. Venise : Imprimerie de Saint-Lazare, 383-445.
- Dorfmann-Lazarev, Igor (2016). « Introduction. "A Country Swept by Chilly Gusts of Frosty Snowstorms" » in Dorfmann-Lazarev, Igor (éd.), « Christ in Armenian Tradition : Doctrine, Apocrypha, Art (Sixth-Tenth Centuries) ». Num. monogr., *The Journal of Eastern Christian Studies*, 217-230.
- Gourgouris, Stathis (1996). *Dream Nation. Enlightenment, Colonization and the Institution of Modern Greece*. Stanford : Stanford University Press.
- La Porta, Sergio (2013). « Reconstructing Armenia : Strategies of Co-Existence amongst Christians and Muslims in the Thirteenth Century ». Crostini, Barbara ; La Porta, Sergio (eds), *Negotiating Co-Existence : Communities, Cultures and Convivencia in Byzantine Society*. Trier : Wissenschaftlicher Verlag Trier, 251-72.
- van Lint, Theo (2005). « The Gift of Poetry : Khidr and John the Baptist as Patron Saints of Muslim and Armenian 'Ashiq-Ashugh' ». Van Ginkel, Jan Jacob ; Murre-Van Berg, Heleen Hendrika Lena ; van Lint, Theo Martin (eds), *Redefining Christian Identities. Cultural Interactions in the Middle East since the Rise of Islam*. Leuven : Peeters, 335-78.
- Korsch, Evelyn (2015). *The Sceriman between Venice and New Julfa. An Armenian Trading Network and its Sociocultural Impacts (Seventeenth and Eighteenth Centuries)*. Christ, Georg ; Morche, Franz-Julius ; Zaugg, Roberto ; Kaiser, Wolfgang ; Burckhardt, Stefan ; Beihammer, Alexander D. (eds.), *Union in Separation. Diasporic Groups and Identities in the Eastern Mediterranean (1100-1800)*. Roma: Viella, 363-78.
- Kouymjian, Dickran (1984). « Destruction des monuments historiques arméniens, poursuite de la politique de génocide ». *Le Crime de Silence*. Paris : Flammarion, 295-310.
- Mahé, Jean-Pierre ; Mahé, Annie (éds.) (1993). *Movsês Khorenats'i : Histoire de l'Arménie*. Nouvelle Traduction de l'arménien classique d'après Victor Langlois avec une introduction et des notes. Paris : Gallimard.
- Mildonian, Paola (2017). « Medioevo latino e orientale : il ruolo della lingua e della letteratura armena ». *Rassegna degli Armenisti Italiani XVIII*, 5-17.
- Nichanian, Marc (2010). « Orientalism and Neo-Archeology ». *Journal of the Society for Armenian Studies*, 19(2), 7-41.
- Nichanian, Marc (2014). *Mourning Philology. Art and Religion at the margins of the Ottoman Empire*. Trad. di G.M. Goshgarian and Jeff Fort. New York : Fordham University Press. Trad. di : *Le deuil de la philologie. Entre l'art et le témoignage. Littératures arméniennes au XX^e siècle*. Genève : Métis Presse, 2007.
- Pohlenz, Max (1947). *Der hellenische Mensch*. Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht.
- Said, Edward (2010), *Orientalismo. L'immagine europea dell'Oriente*. Trad. di Stefano Galli. 10a ed. Milano : Feltrinelli. Trad. di : *Orientalism*. New York : Pantheon Books, 1978.
- Strohmeyer, Virgil (1998). *The Importance of Teseo Ambrogio degli Albonesi's Selected Armenian Materials for the Development of the Renaissance's Perennial Philosophy and an Armenological Philosophical Tradition*. Yerevan : Armenian Philosophical Academy.
- Traina, Giusto (1991). *Il complesso di Trimalcione. Movsês Xorenac'i e le origini del pensiero storico armeno*. Venezia : Casa Editrice Armena. Eurasistica 27.
- Uhlig, Marion (2014). « Quand 'Postcolonial' et 'Global' riment avec 'Médiéval' : sur quelques approches théoriques anglo-saxonnes ». *Perspectives médiévales. Revue d'épistémologie des langues et littératures du Moyen Âge* 35. DOI 10.4000/peme.4400.
- Zekian, Boghos Levon (1987). « L'« idéologie » nationale de Movsês Xorenac'i et sa conception de l'histoire ». *Handês Amsôrya*, CI, 471-85.
- Zekian, Boghos Levon (1996). *Lo studio delle interazioni politiche e culturali tra le popolazioni della Subcaucasia : alcuni problemi di metodologia e di fondo in prospettiva sincronica e diacronica*. Spoleto : Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo.

- Zekiyan, Boghos Levon (1996). « In margine alla storia. Dal fenomeno dell'emigrazione verso un nuovo concetto dell'identità e dell'integrazione etnoculturale ». Zekiyan, Boghos Levon (a cura di), *Ad Limina Italiae. Ar druns Italioy. In viaggio per l'Italia con mercanti e monaci armeni*. Padova : Editoriale Programma, 267-86.
- Zekiyan, Boghos Levon (1997). *The Armenian Way to Modernity : Armenian Identity between Tradition and Innovation*. Venezia : Supernova.
- Zekiyan, Boghos Levon (1998). *La dialettica tra Valore e contingenza. Dalla fenomenologia culturale alla rifondazione assiologica*. Napoli : La città del Sole.
- Zekiyan, Boghos Levon (2000). « Tensions dynamiques et achèvement eschatologique dans l'Histoire de Movsês Xorenc'i ». Kouymjian, D. (éd.), *Movsês Xorenac'i et l'historiographie arménienne des origines = Atti del Convegno Internazionale*. Antelias : Catholicossat Arménien de Cilicie, 193-204.
- Zekiyan, Boghos Levon (2002). « Die Christianisierung und die Alphabetisierung Armeniens als Vorbilder kultureller Inkarnation, besonders im subkaukasischen Gebiet ». Seibt, Werner (Hrsg), *Die Christianisierung des Kaukasus. The Christianisation of Caucasus (Armenia, Georgia, Albania)*. Wien : OAW, 189-98.
- Zekiyan, Boghos Levon (2004). « I processi di cristianizzazione e di alfabetizzazione dell'Armenia in funzione di 'modelli': verso una teologia dell'etnia e della Chiesa etnica ». Taft, Robert (ed.), *The Formation of a Millennial Tradition : 1700 years of Armenian Christian Witness (301-2001)*, OCA 271. Roma : Pontificio Istituto Orientale, 161-81.
- Zekiyan, Boghos Levon (2004). « La visione di Mechitar del mondo e della Chiesa : una 'Weltanschauung' tra teologia e umanesimo ». Zekiyan, Boghos Levon ; Ferrari, Aldo (a cura di), *Gli Armeni a Venezia. Dagli Sheriman a Mechitar : il momento culminante di una consuetudine millenaria = Atti del Convegno Internazionale* (Venezia, 11-13 ottobre 2001). Venezia : Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, 177-200.
- Zekiyan, Boghos Levon (2013). « Venezia, il luogo delle 'rivelazioni' della Provvidenza per gli Armeni. Riflessioni a partire dal modello armeno per un possibile nuovo concetto di identità dalle dialettiche antagoniste verso una integrazione differenziata ». Pedrini, Giovanni (a cura di), *Studia Orientis. Venezia e l'Oriente : un'eredità culturale = Atti del Convegno di Studi Orientalistici Venezia e l'Oriente : un'eredità culturale* (Vicenza, Biblioteca Internazionale "La Vigna", 1 giugno 2013). Vicenza : Editrice Veneta, 75-102.
- Zekiyan, Boghos Levon (2015). « Towards a 'Discourse on Method' in Armenian Studies : A Survey of Recent Debates with a Special Regard to the Problem of Textual Hermeneutics ». Calzolari, Valentina (ed.), *Armenian Philology in the Modern Era. From Manuscript to Digital Text*. HdO (Handbook of Oriental Studies /Handbuch der Orientalistik, Section Eight, Uralic and Central Asian Studies, Edited by Nicola Di Cosmo, vol. 23/1). Leiden ; Boston : Brill, 532-57.